

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 33 (2021)
Heft: 129: Place aux espaces virtuels

Artikel: La critique mutuelle est nécessaire
Autor: Fisch, Florian
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1088981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



1



2



3

La critique mutuelle est nécessaire

Au cours des derniers mois, la confiance dans la science s'est d'abord renforcée, puis a diminué. Ce qu'il est nécessaire de faire afin que la population puisse véritablement bénéficier des fruits de la recherche.

Texte Florian Fisch

Dans la pandémie actuelle, la population n'a pas vraiment d'autre choix que de croire ce que disent les spécialistes des différents départements de recherche. Et c'est ce qu'elle a fait au début, montre le baromètre scientifique du printemps 2020, réalisé notamment par des chercheurs et des chercheuses de l'Université de Zurich: pendant la première vague, la confiance dans la science a augmenté de 0,2 point par rapport à 2016 et 2019 pour s'établir à 3,8 sur une échelle de 1 à 5.

Les psychologues et les politologues parlent dans ce genre de cas de «rally-round-the-flag»: en période de crise, de nombreuses personnes se fient aux autorités qu'elles considèrent comme crédibles et établies. Pour qu'elles reconnaissent leur expertise factuelle, il est décisif que la communication soit ressentie comme authentique et sincère et qu'elles soient convaincues de l'engagement des responsables en faveur du bien commun. Au début, donc, tout allait bien pour la science.

Mais avec la montée de la deuxième vague, les critiques se sont intensifiées, que ce soit lors de manifestations de rue, dans les médias ou dans le monde politique. En février 2021,

une majorité de la Commission de l'économie du Conseil national a voulu interdire aux membres de la task force scientifique Covid-19 de s'exprimer en public. La lune de miel est bel et bien terminée.

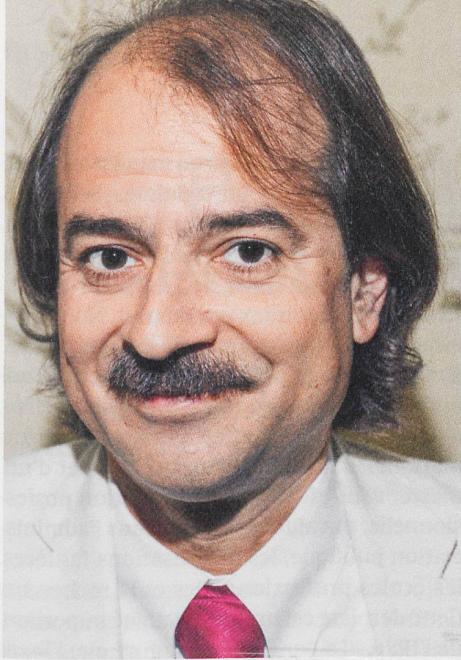
L'affaiblissement de l'effet «rally-round-the-flag» peut maintenant être observé dans de nombreux pays, remarque Mike Schäfer, professeur de communication scientifique et coresponsable du projet de baromètre scientifique. En Allemagne, par exemple, la proportion de ceux qui font confiance à la science a fortement augmenté lorsque la pandémie a éclaté, passant d'une moyenne de 50% sur le long terme à 81% en avril 2020. Un mois plus tard, elle était déjà retombée à 73%. «Toutefois, cet effet se relativise bien plus fortement pour la confiance dans les médias et les acteurs politiques, par exemple les agences fédérales – ici, la chute est déjà claire», relève le professeur.

La critique est un critère de qualité

Ce recul est aussi attribué aux critiques désordonnées des scientifiques contre la voie suivie par les politiques et les autorités. Elles ont pour résultat que «maintenant de nombreuses per-

sonnes sont si désorientées qu'elles se disent: je fais ce que je veux», a déclaré dans l'Aargauer Zeitung le professeur de droit de la santé Christoph Zenger, qui en 2018 avait analysé la nouvelle loi sur les épidémies. Les critiques contre la task force se sont aussi intensifiées dans divers médias en ligne. Et certaines divergences entre les membres de la task force ont été exprimées publiquement.

L'ennui vient ici du fait que le commentaire critique constitue précisément une des tâches centrales de la science. La critique mutuelle est même considérée comme le critère de qualité par excellence. «Il n'y a pas une seule, mais de nombreuses méthodes scientifiques. Ce qui assure la fiabilité des énoncés scientifiques est leur processus de validation», a résumé l'historienne des sciences Naomi Oreskes dans une interview. «Toutes les affirmations scientifiques sont sévèrement examinées et seules celles qui passent cet examen peuvent être considérés comme des connaissances.» Cette manière de procéder est connue sous le nom de scepticisme organisé. Puisque de telles discussions sont subitement menées sur la place publique, tout le monde peut désormais



4



5

constater que le scepticisme n'est pas une affirmation protectrice utilisée par les scientifiques. Caspar Hirschi se réjouit en tout cas que les controverses au sujet de nouvelles études ne se limitent plus aux expertises anonymisées pour les revues spécialisées mais se déroulent en public. Historien de l'Université de Saint-Gall, il est l'auteur d'un ouvrage sur les scandales liés aux experts. Il voit toutefois actuellement un problème dans le fait que les controverses portent moins sur les résultats scientifiques que sur les conclusions à en tirer pour les mesures à prendre. «En brouillant la frontière entre la science et la politique, les médias et les scientifiques alimentent la défiance envers une recherche qui prend des allures d'expertocratie.»

Pas de confiance aveugle par respect

Naomi Oreskes et Caspar Hirschi partent tous deux de l'idée que, tant que le débat entre les scientifiques fonctionne, la population peut et doit se fier à la science. Selon Emanuela Ceva, philosophe à l'Université de Genève, la confiance s'établit dans une relation quand une personne réagit à l'autre et vice versa. Elle naît du respect que ces personnes ont l'une pour l'autre.

La philosophe étudie pourquoi les membres d'institutions se font confiance ou non – par exemple, la relation entre ceux de la task force et les collaborateurs et collaboratrices de l'Office fédéral de la santé publique. «Les deux parties doivent se traiter mutuellement comme des personnes responsables.» Mais ce

n'est pas une question d'amabilité ou de politesse: «Le respect exige une approche critique du contenu des informations reçues et non pas une confiance aveugle.» Ce qui signifierait que les autorités ne devraient pas simplement chercher dans les résultats scientifiques des arguments pour justifier les décisions qu'elles ont déjà prises et que, de leur côté, les chercheurs et les chercheuses ne devraient pas s'attendre à ce que les autorités se conforment exactement à leurs idées dans la mise en œuvre de leurs conclusions.

La même chose serait valable pour les rapports avec la population. L'éthique publique exige de traiter les personnes comme des citoyennes et citoyens matures et capables de prendre des décisions responsables. «Les gens souhaitent s'impliquer de manière critique. Si des décisions sont simplement imposées, ils se sentent traités comme des enfants.»

Cependant, la pandémie évolue de manière très dynamique et représente un défi sans précédent. C'est particulièrement vrai pour les démocraties libérales d'Europe, qui accordent une grande importance aux libertés fondamentales, comme l'a montré une étude publiée en avril 2021 par le Centre pour la recherche sur la démocratie directe d'Aarau: plus une démocratie est de qualité, moins sévères sont les restrictions imposées par les autorités – indépendamment de la situation épidémiologique.

C'est ce qui rend la tâche des médiateurs entre le monde de la recherche et le reste de la société d'autant plus difficile. «La communication scientifique et la politique doivent s'ap-

Peut-on leur faire confiance?

Etaient-ils sur la trace de quelque chose de nouveau ou simplement en train de berner tout le monde? Démêler le vrai du faux n'est pas toujours simple. **Amy Cuddy** (1) a montré que la posture de pouvoir rendait plus confiant. Cet effet a depuis été largement relativisé. **Dan Shechtman** (2) a découvert le quasi-cristal et **Barbara McClintock** (3) les gènes sauteurs. Tous deux n'ont pas été crus au début, mais ont par la suite reçu le prix Nobel pour leurs découvertes. **John Ioannidis** (4), un méthodologue renommé, a été critiqué pour son calcul de la mortalité par le Covid-19. **Didier Raoult** (5) a fait la promotion de l'hydroxychloroquine comme traitement du Covid-19 alors que des preuves solides de son inefficacité existaient déjà, et se voit confronté à d'autres reproches aujourd'hui.

puyer mutuellement. Twitter est simplement trop superficiel pour cela», estime ainsi la philosophe Emanuela Ceva. L'historien Caspar Hirschi considère que les journalistes scientifiques occupent une position de responsabilité: «C'est eux, en fait, qui ont le rôle de critique face aux scientifiques de renom, mais ils se sont malheureusement plutôt retenus durant la pandémie.» Il leur appartiendrait de définir le territoire contesté et d'indiquer les implications des différents faits. «Malheureusement, les médias étaient souvent plus préoccupés par la question de savoir qui avait raison que par le véritable objet de la controverse.»

La philosophe Sara Rubinelli abonde dans ce sens. Professeure de communication dans le domaine de la santé à l'Université de Lucerne, elle estime que le processus doit figurer au premier plan. Cela pour mettre en évidence ce qui relève de l'argumentation scientifique de qualité et ce qui n'est qu'opinion. La façon dont la recherche aborde les nouveaux sujets doit être claire et il faut toujours préciser ce qui est connu et ce qui ne l'est pas. A cette fin, les scientifiques doivent entrer dans l'arène publique: «J'ai commencé l'an dernier à faire de la transmission de connaissances et je dois dire que cela m'a aidée à mieux comprendre la science moi-même», note-t-elle. Cette confrontation critique avec ses propres recherches aiderait ensuite également la population lorsqu'elle souhaite prendre des décisions basées sur une bonne information.

Florian Fisch est codirecteur de la rédaction d'Horizons.